

Avec
Sans

© Christilla Royer, 2020.

Édité par Christilla Royer

51100 REIMS

Correctrice : ©Florence Chevalier
Design couverture : ©ManyDesign

ISBN : 979-10-359-8861-6
Dépôt légal : Juin 2023

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Avec
Sans*

Christilla Royer



- Partie 1 -

Dix-sept ans



- Chapitre 1 -

Dernier été

Depuis bientôt une heure, je me prélassais à l'ombre des oliviers, dans le hamac suspendu entre deux arbres. C'était l'endroit du jardin que je préférais. J'y écoutais de la musique, le casque vissé sur les oreilles, ou bien je lisais. Il m'arrivait aussi de simplement fermer les yeux et de savourer le doux vacarme du chant des cigales auquel j'avais tendance à ne plus faire attention tant j'y étais habituée. C'était l'été, et le temps avait ralenti.

— Iris ?

Je levai un œil en direction de la terrasse. Ma mère m'attendait, des draps sous le bras.

— Tu viens m'aider ?

— J'arrive !

Je m'extirpai du filet, chaussai mes tongs et la rejoignis. Elle partait déjà en direction de la chambre d'amis, d'un pas rapide. Ma mère semblait toujours pressée.

— Alex arrive demain. Tu te souviens ?

Elle déplaça le drap-housse qui se gonfla au-dessus du lit avant de retomber au ralenti sur le matelas. La délicieuse odeur de linge frais chatouilla mes narines.

— Papa ne parle que de ça. Comment veux-tu que j'oublie ?

Elle releva vers moi son visage amusé tout en lissant le tissu du plat de la main pour en supprimer les plis.

— Il est comme un gamin ! se moqua-t-elle.

Ma mère disait vrai. Jamais mon père n'avait été aussi excité. Depuis des semaines, il me parlait sans cesse de ce meilleur ami que je n'avais encore jamais vu et me montrait des photos pour appuyer ses anecdotes. Papa et lui s'étaient rencontrés au début de leur cursus à l'ENSA¹. Pendant quatre ans, ces deux-là avaient fait les quatre cents coups. Leurs chemins s'étaient séparés quand Alex avait quitté leur pays natal pour les États-Unis, afin de suivre un programme à l'université de Miami. Il y avait croisé celle qui deviendrait sa femme, une certaine Emily, étudiante en psychologie. De son côté, mon père tombait sous le charme d'Isabelle, ma mère. Ils avaient alors vingt-deux ans.

Même si Alex vivait toujours en Floride, tous deux étaient restés très amis. Ils s'écrivaient régulièrement, réservant le téléphone aux plus grandes occasions, la faute au décalage horaire.

En apprenant qu'Alex allait être seul tout l'été, sa femme partant cinq semaines dans un ashram en Inde pour suivre un stage de méditation, mon père l'avait invité à venir passer le mois d'août chez nous. Au cours de l'une de leurs conversations téléphoniques, je l'avais entendu argumenter, face à un Alex qui semblait avoir peur de déranger.

— Tu plaisantes, j'espère ? C'est l'occasion rêvée. Allez, viens ! Tu vas adorer la région.

Il avait fini par accepter.

Le seul point noir de l'histoire, du point de vue de mon père, était sa charge de travail qui l'empêcherait de profiter pleinement de la présence de son ami. Architectes, mes parents avaient décroché quelques mois plus tôt un gros contrat et devaient réaliser des plans qu'ils s'étaient engagés à remettre à la mi-septembre. Ils avaient réuni un conseil de famille courant juin pour m'informer

¹ École Nationale Supérieure d'Architecture, située à Paris.

officiellement que nous ne quitterions pas la région de tout l'été, à cause du retard qu'ils avaient accumulé et qu'il leur fallait rattraper.

— Tu veux partir avec des amies ? Ou chez ton oncle et ta tante à Bordeaux ? m'avait alors proposé mon père.

— Non, je vais rester là.

J'allais pouvoir me consacrer pleinement à mon entraînement, ce qui me convenait parfaitement.

— Quand même, ton dernier été avant tes dix-huit ans. Tu es sûre ? avait insisté ma mère.

Je m'étais contentée de lever les yeux au ciel comme pour leur signifier que oui, je l'étais.

Mon dernier été.

Je détestais que mes parents me réduisent à des premières ou dernières fois, comme si je ne maîtrisais rien et que j'allais subir quelque chose d'inévitable. Lorsqu'il s'agissait de ma majorité en particulier, ils en faisaient toute une histoire.

Avoir dix-huit ans. Devenir majeure. Devenir officiellement une adulte.

Qu'est-ce que cela changerait finalement ? Ma vie allait-elle basculer du jour au lendemain ? Allais-je moi-même me réveiller en étant une personne différente ? Je n'y croyais pas une seconde. Je me lèverais pour aller en cours, avec pour seul objectif d'obtenir mon bac. Comme la veille. Comme le lendemain.

Pourquoi y avait-il tant de pression autour de cet événement ? Cette question en amenait systématiquement un tas d'autres. Quand quittait-on réellement le monde de l'adolescence pour rejoindre celui des adultes ? Est-ce qu'on le sentait ? Le réalisait-on le jour même, ou bien plus tard ? En prenait-on d'ailleurs seulement conscience ?

J'aimais mes dix-sept ans, malgré les sentiments contradictoires qu'ils faisaient souvent naître en moi. J'aimais être la petite fille de mon père et de ma mère autant que je rêvais d'indépendance. J'aimais

être cette jeune femme insouciant qui ne devait s'inquiéter que de faire ce qu'on lui demandait précisément d'accomplir – ranger son linge, faire ses devoirs, réviser, mettre la table – autant que cela m'exaspérait. J'aimais penser aux perspectives qui s'ouvraient à moi, à ce champ incroyable des possibles. Mais dès qu'on me parlait du futur, je sentais l'angoisse poindre son nez. Depuis notre entrée en seconde, les profs nous rabâchaient que bientôt, nous aurions à prendre des décisions importantes. Comment était-ce seulement envisageable, à quinze ans à peine ?

J'enviais celles et ceux qui avaient déjà des certitudes sur leur avenir. Elle, qui voulait devenir avocate. Lui, qui voulait reprendre l'entreprise de son père. Elle, qui se voyait professeure des écoles. Ou encore lui, qui ferait médecine et se déciderait plus tard sur une éventuelle spécialité. Tantôt une vocation, tantôt un rêve depuis qu'il ou elle avait cinq ou dix ans. Tantôt encore une évidence.

J'étais incapable de me projeter aussi loin. Certes, j'avais une soif de liberté, de voyage et d'aventure qui me propulsait inévitablement dans un avenir espéré. Mais j'étais surtout dans l'instant présent.

Profite du moment présent, Iris. Le temps passe si vite..., me répétaient mes parents à la moindre occasion.

Pourtant, dans une grande contradiction, on me demandait de faire exactement le contraire. Je ne comprenais rien au monde des adultes. C'était sans doute pour cela que je n'avais pas envie de le gagner trop vite.

Tandis que ma mère enfilait avec soin les oreillers dans les taies en lin blanc, je songeai au fait que notre mas allait très prochainement abriter une personne supplémentaire et que je serais la seule âgée de moins de quarante ans. Je pressentais de longues soirées remplies de vieilles anecdotes répétées à l'infini, ponctuées de « tu te souviens ? » et datées de multiples « à l'époque ». Je les entendais déjà se creuser les méninges pour remettre un nom sur un ancien pote de promo. Mon père irait probablement chercher

l'information capitale dans ses archives, ressortant de vieux papiers jaunis qu'il se féliciterait d'avoir conservés « au cas où ». Et même si je pourrais trouver refuge dans mon repaire, à l'étage, je savais aussi que je n'y couperais pas toujours, puisqu'il allait bien falloir que je me nourrisse.

— Son fils nous rejoint dans une dizaine de jours, m'annonça ma mère en positionnant l'oreiller avec minutie.

— Son fils ? m'étonnai-je.

— Oui. Apparemment, il sera dans les parages, mais il ne restera que quelques jours.

— OK, dis-je simplement.

Je ne posai pas plus de questions, fidèle à mon habitude de prendre les choses comme elles se présentaient.

- Chapitre 2 -

Rencontre

Comme souvent dans les Alpilles, le mois de juillet avait été chaud et étouffant. Août allait probablement suivre la même tendance.

Ce matin-là, comme d'ordinaire, j'étais partie à une heure où tout le monde dormait encore à poings fermés, et où le mercure affichait une température raisonnable. Équipée de ma montre GPS, de mon smartphone et d'une quantité suffisante d'eau sucrée, j'étais motivée pour effectuer ma séance du jour. Du fractionné. J'entamais la dixième semaine de mon plan d'entraînement et je ne lâchais rien. J'avais un objectif en tête pour mon prochain marathon, et rien d'autre ne comptait.

Une heure et quinze minutes d'efforts plus tard, je récupérai en marchant, au rythme de « *Stronger²* », satisfaite de ma performance du jour et me délectant de la dose d'hormones que mon cerveau continuerait de sécréter pendant une petite heure. J'étais accro aux endorphines comme d'autres l'étaient à la nicotine ou au shopping.

Lorsque je franchis le portail, j'avais récupéré un rythme cardiaque normal et étudiais sur l'écran de mon portable les données détaillées que ma montre avait déjà transmises à l'application dédiée à la course à pied.

² Titre de l'album *Graduation*, de Kanye West, sorti le 31 juillet 2007.

Je rejoignis la terrasse où devaient probablement m'attendre mes parents pour prendre le petit déjeuner. Ces derniers temps, nous ne nous voyions quasiment qu'au moment des repas.

— Ah, tiens, voilà notre sportive ! m'accueillit mon père.

Le nez toujours sur mon écran, j'ôtai les écouteurs que j'avais désactivés depuis plusieurs minutes et les posai sur la table. À ce moment précis seulement, je réalisai que ma place était occupée.

— Bonjour, Iris. Enchanté !

Un homme me souriait, le regard fixé sur moi. Dire que je fus surprise en le découvrant aurait été un doux euphémisme. Je m'attendais à trouver quelqu'un qui ressemblerait à mon père, les cheveux légèrement grisonnants, un petit embonpoint causé par les nombreuses invitations à dîner et le manque d'activités sportives.

Alex n'avait rien à voir avec celui que j'avais vaguement imaginé. Pas de cheveu blanc dans son épaisse tignasse ni de ventre bedonnant, mais une carrure athlétique. Et puis, son attitude, décontractée et avenante, vous mettait tout de suite à l'aise.

Je le saluai à mon tour avant de détourner rapidement les yeux, un peu gênée de me présenter à lui en short de sport, débardeur trempé, cheveux collants et visage dégoulinant. Pourquoi éprouvais-je cet embarras inhabituel ? Souhaitais-je afficher une allure convenable devant un invité de mes parents ou avais-je le désir de lui plaire ? Cette dernière idée me sembla folle, elle était probablement due aux endorphines qui m'envahissaient encore. Pourtant, pendant quelques secondes, j'hésitai à aller me doucher avant de me joindre à eux alors qu'ils me scrutaient.

— Iris, voici Alex. Bon, tu lui feras la bise plus tard, hein, plaisanta mon père.

Sans plus réfléchir, je m'assis à côté de ma mère, qui se sentit obligée de justifier mon accoutrement et mon état transpirant. J'en profitai pour renouer mes longs cheveux châains en une haute queue-de-cheval.

— Iris prépare le marathon des Alpes Maritimes. Elle va courir de Nice à Cannes. Autant te dire qu'elle vit *course à pied*, mange *course à pied* et respire *course à pied*.

Elle annonça ça avec un petit air taquin, mais je savais que ma détermination la rendait fière.

— Oh, je connais ça ! Justin (prononcé à l'américaine, ce qui avait un tout autre effet que le même prénom prononcé à la française), mon fils, est triathlète. Il doit participer à une course en Norvège dans quelques jours. Un truc de l'extrême.

Je relevai des yeux ronds sur lui, interpellée, et lui fis découvrir le son de ma voix.

— En Norvège ? répétais-je. Il participe à la Norseman ?

— Euh, oui, je crois que c'est ça.

— Mais c'est dingue ! Quel âge a votre fils ?

— Vingt ans.

— C'est l'âge minimum requis pour faire cette course. Incroyable... Il doit avoir un sacré niveau. Comment se sent-il ? Où s'est-il entraîné ? Est-ce qu'il est stressé ?

Passionnée par le sujet, j'enchaînai les questions face à un étranger amusé par l'avalanche en train de lui tomber dessus. Il leva les mains devant lui pour m'arrêter.

— Je n'en ai absolument aucune idée ! Tu lui demanderas quand il nous rejoindra, c'est le mieux. D'ici là, oublie le vouvoiement. J'ai l'impression d'avoir pris dix ans.

J'acquiesçai d'un sourire discret. C'était le genre de remarque que faisaient *les vieux*, comme mes amies et moi appelions communément ceux ayant atteint l'âge d'être nos parents. Mais pour la première fois, ces mots ne me firent pas lever les yeux au ciel. Parce qu'ils ne me semblaient pas en adéquation avec celui qui me faisait face. Pourtant, comparé à moi, il l'était, vieux.

Quarante-sept ans. C'était son âge, précisément.

Pourquoi avais-je la sensation d'être intimidée ? Était-ce de discuter avec un parfait inconnu de trente ans mon aîné qui allait passer les quatre prochaines semaines sous le même toit que moi ? Était-ce l'effet de ce léger accent américain qui le rendait encore plus séduisant qu'il ne l'était ? Ou bien le fait que je puisse qualifier un ami de mon père de *séduisant* ? Ou encore parce qu'à dix-sept ans, j'étais vierge de toute relation sérieuse – et vierge tout court – et que mes hormones s'amusaient à me jouer de vilains tours ? Je l'ignorais, mais je décidai à cet instant de me concentrer sur quelque chose de plus prioritaire, mon estomac. Je saisis donc le bocal de céréales et en déversai un peu dans une assiette avant de les arroser de lait végétal. Avec des gestes mécaniques, je découpai des fruits dans un bol, tout en écoutant mon père rattraper le temps perdu avec son meilleur ami.

Pendant que tous trois échangeaient sur le projet qui occupait tant mes parents au cours de mon *dernier été*, je ne résistai pas à la tentation de le détailler. Il avait la peau hâlée, des cheveux châtons épais, le regard noisette, une barbe de quelques jours, une dentition parfaitement blanche, et lorsqu'il souriait, une fossette se creusait au coin de ses lèvres. Il était vêtu d'un bermuda en jean et d'un T-shirt, dont le fin tissu laissait entrevoir une musculature entretenue.

Les photographies qu'on m'avait montrées de lui ne lui rendaient pas du tout justice. Ma surprise face au magnétisme qu'il dégageait expliquait sans doute mon trouble en sa présence, au lieu de l'indifférence escomptée.

Mon petit déjeuner terminé, je débarrassai mon couvert et les laissai entre *adultes*. Je comptais reprendre sans tarder le cours de mes activités quotidiennes et, par là même, mes esprits.

En fin de matinée, au moment où je grimpai sur mon scooter, un vieux modèle vintage que mon père avait fait repeindre en bleu clair, Alex apparut, courant dans ma direction, un casque à la main.

— Ta mère m’a dit que tu allais à la boulangerie. Tu veux bien m’emmener ? Je voudrais découvrir les environs.

Il était déjà en train de s’asseoir à l’arrière, attachant la jugulaire.

— Euh... d’accord.

Que pouvais-je bien répondre d’autre ?

Je démarrai donc le moteur et m’élançai sur l’allée de graviers, perplexe et stressée. Je craignais d’être déséquilibrée par son poids, ayant l’habitude de n’emmener que des copines. De petits gabarits, comparés à lui.

Après des débuts chaotiques sur la route étroite quittant le hameau, je pris de l’assurance en empruntant la départementale. La situation me paraissait irréelle. Mon père refusait de se faire conduire, si bien qu’à chacune de nos sorties en deux-roues, il s’installait à l’avant, me reléguant à celle de passagère. Et j’étais là, par une belle matinée d’août, en train de parcourir la route déserte avec un homme rencontré il y a quelques heures à peine, pour qui cette balade semblait tout à fait naturelle. Je me détendis au fil des kilomètres.

Si je sentais sa présence dans mon dos, il prenait soin de ne pas s’accrocher à moi, les mains négligemment posées sur ses genoux. Il avait une attitude désinvolte qui contrastait avec son âge.

Je finis par retrouver les sensations qui m’accompagnaient généralement sur ce trajet. Je savourai ainsi sur ma peau largement dénudée la caresse du vent qui soulevait l’étoffe légère de ma courte robe au motif fleuri, et balayait mon visage.

Vingt minutes plus tard, je me garai devant le petit commerce dont les effluves de pain chaud envahissaient la rue, stimulant déjà mon appétit. Il descendit du scooter en prenant appui sur mon épaule. À ce contact inattendu, j’eus l’impression que des frissons explosaient sous ses doigts. L’avait-il senti ? Probablement pas, sa main n’était restée là qu’une fraction de seconde, avant qu’il la glisse dans la poche de son bermuda.

— Ne bouge pas, j’y vais.

Je demeurai immobile, le contemplant pénétrer dans la boulangerie avec assurance. Quelques instants plus tard, j'entendis Mme Potier s'esclaffer à ce qu'il venait de dire. Il était assurément de ces gens qu'on appréciait dès qu'on croisait leur chemin.

— *Bye*, lança-t-il à la boulangère.

Lorsqu'elle lui répondit par un même *bye*, je ne pus m'empêcher de rire.

Oui, il était un charmeur né, cela ne faisait aucun doute.

- Chapitre 3 -

Quotidien

Cela faisait quelques jours qu'il était arrivé chez nous. Depuis notre virée en scooter, hormis les repas que nous prenions tous les quatre, je n'avais fait que le croiser, ici et là. En sa présence, une timidité inhabituelle m'envahissait, et j'avais peur de dire quelque chose de sans intérêt, ou pire, de stupide. Aussi préférais-je, pour l'instant du moins, rester en phase d'observation.

S'il passait du temps avec mes parents, j'avais remarqué qu'il ne restait jamais longtemps dans la dépendance réaménagée en atelier. Peut-être craignait-il de les déranger dans leur travail ou peut-être souhaitait-il juste se reposer. J'entendais parfois mon père ou ma mère l'interpeller.

— Alex, on a besoin de toi !

Ils sollicitaient son avis sur un point de discorde, et riaient lorsqu'il tranchait en faveur de l'un ou de l'autre, l'accusant de favoritisme. J'avais appris lors de notre premier dîner que, contrairement à mes parents, surtout reconnus en architecture et aménagement d'intérieur, lui s'était spécialisé dans l'architecture de bureaux.

Finalement, son arrivée parmi nous n'avait rien changé à mes activités quotidiennes. Je continuais de me lever avant tout le monde pour courir, puis je les retrouvais attablés au jardin, à l'abri du soleil, grâce aux canisses que nous réinstallions chaque

année. Après notre petit déjeuner, chacun partait vaquer à ses occupations. Et des occupations, il en avait. Toutes concordait parfaitement avec le rythme lent de vacances en Provence. Il nageait, bronzait, empruntait un vélo et allait faire un tour dans la campagne environnante. Il lisait, s'endormait, s'extasiait devant les parcelles de vignes qui s'étaient au pied de notre propriété, et prenait des notes dans un mystérieux carnet dont la couverture en cuir marron était éraflée à certains endroits. Ma curiosité était soumise à rude épreuve. À la vue de l'objet tentateur, je ne pouvais m'empêcher de m'interroger sur son contenu. Des idées pour ses projets d'architecture nées de ses discussions avec mes parents ? Des croquis crayonnés à la va-vite ? Des tâches qui l'attendaient à Miami ? Alex était-il seulement du genre à matérialiser des listes sur un bout de papier ? Non, je l'imaginais plutôt utiliser sa mémoire que je présumais infaillible. Voilà que je l'idéalisais déjà, juste en pensant à ce carnet qu'il ouvrait et refermait plusieurs fois par jour, nouant et dénouant avec soin la fine cordelette, caressant la surface lisse comme par automatisme ou, peut-être, par superstition. Et s'il contenait quelque secret invouable ? À cet instant, généralement, je m'enflammais à l'idée de découvrir une chose que je serais la seule à connaître. Mais souvent, le feu s'éteignait aussi sec, noyé par la gêne quand je me rendais compte que le meilleur ami de mon père, celui-là même dont la venue était loin de m'avoir enthousiasmée, m'intriguait.

Comme un voyage initiatique, mes parents lui firent découvrir l'ambiance provençale des villages voisins. Je me joignis à eux le mardi qui suivit son arrivée. C'était jour de marché, et j'adorais parcourir les étals colorés des producteurs locaux. Je déambulais dans les allées en avançant légèrement ma mère. Mon père, lui, discutait loin derrière avec son *vieil* ami qui, de mon point de vue, semblait tout sauf... *vieux*.

Nous nous retrouvâmes à la terrasse d'un bistrot pour boire un verre avant de rentrer. Ce fut là, alors que nous étions entourés de femmes de tout âge, de toute classe sociale, avec ou sans alliance,

que je réalisai qu'il avait un *truc* indéfinissable. Si indéfinissable que je ne trouvais de mot plus adéquat que *truc* pour le qualifier. Peut-être était-ce dû à son élégance naturelle derrière sa nonchalance de vacancier. Ou à cette force qui émanait de lui, cette promesse d'une sensation de sécurité si vous vous blottissiez dans ses bras. De mon poste d'observatrice, je fis ainsi de multiples suppositions. En réalité, j'ignorais les raisons de son magnétisme et surtout pourquoi j'y étais aussi réceptive.

Pendant que mes parents s'accordaient une sieste digestive – rituel qu'ils refusaient de sacrifier malgré leur charge inhabituelle de travail pour un mois d'août –, je partais le plus souvent m'isoler à l'étage qui m'était réservé. On y accédait par l'unique escalier de la maison en haut duquel se trouvait une large porte que je prenais soin de toujours fermer. Je faisais cela autant par souci d'insonorisation que par besoin d'être seule.

Derrière le battant se cachait une immense pièce avec une belle hauteur sous plafond, aux poutres apparentes en chêne brut et au parquet lasuré blanc. Un véritable paradis pour la cinéphile et la passionnée de musique que j'étais. J'avais à ma disposition plusieurs centaines de films que je diffusais à l'aide d'un vidéoprojecteur suspendu en face d'un grand pan de mur. Le son était parfait, grâce aux différentes enceintes dispersées aux quatre coins de la pièce. Une boule à facettes était accrochée au milieu du plafond. Mes parents s'étaient amusés à la motoriser et à orienter des spots colorés dans sa direction. Nous avons passé de nombreuses soirées à danser ici – avec leurs amis, les miens ou juste tous les trois – au son des vinyles qu'ils collectionnaient depuis des années. La vieille platine avait, quant à elle, laissé place à un modèle plus récent, avec bras automatique et fonction Bluetooth.

Le summum de cette pièce était la balançoire que mon père avait solidement arrimée à la plus grosse poutre. Il n'était pas rare que, lors d'une projection, je me balance là quelques minutes avant d'aller m'affaler sur le sofa en tissu clair, puis que je revienne

m'asseoir sur la planche de bois, les mains agrippées fermement à chaque corde. Des affiches de mes films préférés décoraient avec parcimonie les murs blancs. Un Bill Murray perdu dans *Lost In Translation* côtoyait ainsi le regard déterminé d'Uma Thurman de *Kill Bill*, l'amour impossible matérialisé sous les traits de Clint Eastwood et de Meryl Streep dans *Sur la route de Madison*, ou encore Ryan Gosling derrière son volant dans *Drive*.

Un couloir conduisait ensuite sur trois autres portes. Ma chambre était également à cet étage, spacieuse et lumineuse, c'était la seule pièce qui offrait une vue imprenable sur notre piscine et l'allée de graviers. Elle était tout et son contraire, montrant que j'avais à la fois un pied dans le monde de l'enfance et dans celui des adultes. Elle était remplie d'objets qui trahissaient la période entre deux âges dans laquelle j'étais ainsi ballottée. Des bijoux fantaisie débordaient des tiroirs de ma coiffeuse et le maquillage s'entassait dans des organisateurs trop petits, tandis que mon lapin usé attendait sur mon oreiller que je le serre contre moi. Ma boîte à bijoux trônait sur ma table de chevet. D'aussi loin que je m'en souvenais, elle avait toujours été posée là. Jamais je n'avais pensé l'enlever. Pourquoi l'aurais-je fait ? C'était sa place, voilà tout. Je l'ouvrais parfois, juste pour entendre la mélodie qui s'en échappait – réconfortante ou au contraire insupportable, selon mon humeur – et contempler la danseuse qui tournait sur elle-même jusqu'à ce que je referme le clapet.

Finalement, l'endroit le plus neutre de ma chambre était l'espace bureau que mes parents avaient délimité par une verrière blanche. Ici, rien ne débordait. Même mes cours étaient soigneusement rangés dans un meuble à casiers de style industriel retapé par mon père. J'avais besoin que tout soit clean pour travailler.

Les deux dernières portes donnaient accès aux w.-c. et à ma salle d'eau, dans laquelle s'entassait mon linge sale.

Mes amies m'enviaient beaucoup cet espace et moi-même, je l'adorais.

Cet après-midi-là, j'étais montée dans mon antre climatisé pour visionner *La La Land*, que j'avais déjà vu une bonne dizaine de fois, alors même qu'il venait de sortir, abandonnant Alex et mes parents autour d'un café de fin de repas.

Cette comédie musicale faisait partie de ces œuvres cinématographiques qui m'avaient laissé une empreinte que je presentais indélébile. J'étais si triste de cette fin que j'aurais voulue différente que je repartais systématiquement dans mes réflexions sur la vie, l'amour, l'avenir. Qu'est-ce qui nous rendait vraiment heureux ? La réalisation de nos rêves ? Même si cela impliquait de perdre l'amour ? Pourquoi faudrait-il choisir entre son âme sœur et ses propres rêves ? Ne pouvions-nous pas obtenir les deux ? Et lorsqu'on vivait un amour véritable, le rôle de l'autre n'était-il pas de nous aider à atteindre nos désirs les plus fous ? Si tel était le cas, pourquoi parfois le couple n'y résistait pas ?

J'en ressortais troublée parce que ces questions ne généraient rien d'autre qu'un gros point d'interrogation en moi. Et puis, elles me ramenaient à une réalité plus terre à terre. *Ma* réalité. Celle de ma sexualité. Alors que mes amies avaient quasiment toutes dépassé le stade de la virginité, je me sentais à la traîne et en décalage, comme si l'acte sexuel les avait changées pour de bon et que, compte tenu de mon inexpérience totale en la matière, je ne pouvais pas comprendre ce qu'elles ressentaient.

Tout le monde savait que régnait au lycée une sorte de classement obscur, dont personne ne parlait vraiment. Ainsi, nous étions réduits à deux catégories, divisés entre ceux qui l'avaient fait et les autres. Il n'y avait cependant pas de jugement porté sur ceux qui n'avaient pas encore sauté le pas. La virginité représentait la pureté et, en cela, appelait même une forme de respect. Mais je n'étais pas dupe, je savais que dans l'esprit de tous, et dans le mien en particulier, faire l'amour avait une symbolique forte : celle de quitter le monde de l'enfance, sans retour en arrière possible. Cet enjeu me paraissait énorme, il n'y avait pas de seconde chance pour cette étape cruciale.

Lorsque mes amies parlaient de sexe, je les écoutais attentivement tout en restant en retrait. J'éprouvais une sorte de malaise à cause de cette pression que je me mettais. Pourquoi ne l'avais-je pas fait ? Pourquoi n'en avais-je pas encore ressenti l'envie ? Étais-je normale ? Est-ce que ça viendrait ? Bien sûr que ça viendrait. La question était de savoir *quand* ?

Je voulais un garçon qui dégagerait suffisamment d'assurance pour que je franchisse ce cap avec confiance et sérénité. Force était de constater que si ce garçon existait – et j'étais persuadée que c'était le cas –, je ne l'avais pas encore rencontré.

Toutes mes interrogations avaient transformé mon passage à l'acte en une course contre la montre oppressante à laquelle je ne voulais plus penser. Je refusais que ma vie tourne autour de cela. Ça arriverait quand ça devrait arriver, même si j'avais conscience de faire figure d'extra-terrestre. Être vierge à dix-sept ans faisait de moi un anachronisme en matière de sexualité.

Je souriais face à un Sebastian qui s'excusait auprès de Mia lorsque j'entendis des pas dans l'escalier. Mes parents ne montaient que rarement dans ce lieu devenu, au fil du temps, mon repaire. Ils étaient échaudés par les conflits que leurs intrusions dans mon intimité avaient déclenchés. Je sus donc immédiatement de qui il s'agissait. Je restai allongée, le regard tourné vers l'écran, tendant l'oreille pour suivre les mouvements de celui qui me rejoignait. Il referma la porte derrière lui et, au bruit du parquet en bois massif qui grinçait à certains endroits, je déterminai où il en était dans le parcours qui le menait jusqu'à moi.

Puis, au moment où je le situai derrière le divan, sa tête surgit au-dessus de moi.

— *Hello, girl.* Je te dérange ?

Je tournai le visage vers lui et me redressai, feignant de ne pas être perturbée par cette visite impromptue.

— Non.

Je mentais, évidemment. Mais pouvais-je déceimment le remballer ?

— Ah, *La La Land* ! Un petit bijou cinématographique. Je peux ?

Il montra du doigt la place libre au bout du canapé, mais n'attendit pas mon accord pour s'y installer.

Il me fallut plusieurs secondes pour réaliser que je ne respirais plus. Je repris mon souffle discrètement, le visage concentré sur le film. Pourquoi me sentais-je si mal à l'aise en sa présence ? Était-ce parce que je le connaissais à peine ? Ou parce qu'il dégageait quelque chose d'indéfinissable, mais de terriblement attirant ? La réponse était évidente mais je refusais de l'admettre ouvertement. Sauf que les faits étaient là : en seulement quelques jours, j'étais capable de faire un portrait très précis de lui. Bien trop précis pour que mon observation soit innocente.

Il avait une assurance insolente, un corps dont la perfection semblait incompatible avec son âge, une voix envoûtante et une bouche dont il était difficile de se détourner quand il parlait ou, pire, souriait. Il avait un regard sombre et hypnotique qui vous happait, vous interdisant presque de ciller. À côté de lui, les garçons de mon âge paraissaient désormais bien fades. Je fustigeai mon cerveau d'orienter mes pensées de façon aussi incongrue et me reconcentrai sur l'histoire d'amour qui crevait l'écran.

C'était la première fois que nous partagions un moment tous les deux, assis de manière nonchalante l'un à côté de l'autre et gardant le silence. Je refoulai les larmes qui, inéluctablement, affluaient au moment du générique de fin. Je ne voulais pas qu'il me voie émue.

Il se frotta le visage pour quitter le monde imaginaire dans lequel il s'était confortablement baigné pendant plus d'une heure, puis se tourna vers moi pour débattre sur ce qu'il qualifiait de chef-d'œuvre de l'année 2016.

— Qu'est-ce qui te plaît le plus, dans cette comédie musicale ? me questionna-t-il.

Je réfléchis quelques secondes avant de lui donner ma réponse, les sourcils légèrement froncés.

— Je crois que c'est son honnêteté. Damien Chazelle a expliqué que ce film était un mélange de bonheur et de douleur, et c'est ce que j'apprécie particulièrement. Ça lui donne une saveur douce-amère délicieuse. La facilité aurait été de faire un *happy ending* à la sauce hollywoodienne. Il a eu le talent et l'audace de ne pas tomber dans ce piège.

Il sourit, semblant admiratif de ma réponse.

— Je suis complètement d'accord avec toi. La force de *La La Land*, c'est son réalisme. Finalement, la danse n'est que secondaire, alors qu'on pourrait légitimement croire qu'elle devrait être l'essentiel.

Je cachai ma fierté d'avoir trouvé les mots justes et découvris une envie inattendue de l'impressionner.

— J'aime les cinéastes qui osent prendre des risques, poursuivit-il. Chazelle est l'un des meilleurs réalisateurs de notre époque. Tourner une comédie musicale à la fois moderne et traditionnelle était un gros challenge. C'est un bel hommage à Jacques Demy.

— Tu as remarqué que dans un plan du film, il y a une boutique de parapluies ?

— Ah bon ? En référence aux *Parapluies de Cherbourg* ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Il l'a confié dans une interview, ajoutai-je.

— Tu m'apprends quelque chose. Je n'y avais jamais prêté attention.

Désireuse de continuer notre conversation, je l'interrogeai à mon tour :

— Qu'est-ce que tu penses des acteurs principaux ?

— Ils sont parfaits dans leurs rôles. J'ai dû mal à imaginer un autre casting.

— Au départ, il avait choisi Emma Watson et Miles Teller, mais ils n'étaient pas disponibles à ce moment-là.

— Comme quoi, le hasard fait parfois bien les choses, constata-t-il.

— Pourquoi ? Tu crois qu'ils auraient été moins bons ?

— C'est juste qu'Emma Stone et Ryan Gosling sont plus âgés. Ça rend leur désespoir plus percutant encore, dit-il d'un ton neutre.

J'avais la même opinion que lui. Pourtant, sa remarque me dérangerait, sans que je comprenne pourquoi. Était-ce l'idée que l'âge pouvait être un frein à quoi que ce soit ?

— Quelle est la scène qui t'a le plus marquée ? enchaîna-t-il.

Je la lui décrivis sans aucune hésitation.

— La toute première. J'ai été happée dans le film grâce à elle. La production a bloqué une partie de la route pendant deux jours pour la tourner. Le fait qu'elle ait lieu dans un endroit réel, à Los Angeles, la rend d'autant plus magique. Dès que je pense à ce film, c'est cette scène qui me vient en mémoire. Et toi ?

— Je suis gêné de t'avouer que c'est aussi la première. J'ai l'impression de manquer d'originalité, plaisanta-t-il. Surtout que les raisons sont les mêmes que les tiennes !

Je souris face à cette révélation. Puis, il orienta ses questions sur la relation entre les deux personnages principaux. Je répondis à chacune de façon construite et argumentée, même si mes avis à ce sujet étaient beaucoup moins tranchés. J'adoptais ainsi le *oui, mais* que ce film suscitait en moi. Il était attentif à mes propos, me demandait des précisions sur tel ou tel point de vue, souriait parfois, acquiesçait souvent. Il avoua être impressionné par mon analyse réfléchie et poussée. Aussi étrange que cela puisse paraître, son compliment ne me fit pas plaisir. *Pour ton âge*. C'était ce qu'il sous-entendait. Et cela me déplut.

La vérité, que je finis par lui dévoiler toute crue, était que j'aurais aimé une autre fin, plus complète, plus parfaite. *Ma fin parfaite*.

— Ce n'est pas la vie, Iris. Et c'est ce qui fait que ce film est si réussi.

Il prit appui sur mon genou pour se relever. C'était sa manière de prendre congé. Comme une petite tape amicale pour signifier que notre conversation était terminée. Mais ce qui n'était qu'un geste anodin pour lui me troubla plus que de raison.